

Les faux Rimbauds

Par Michel POLAC

Il est rare qu'un bourgeois raconte dans un livre comment il s'est pris à 16 ans pour le Grand Révolté et s'est rangé des voitures une fois passé cette adolescence « difficile ». Pierre Minet a eu ce courage lorsqu'il publia *la Défaite* (réédité par Allia) en 1947, vingt-cinq ans après avoir été le plus jeune des « Phrères » du fameux *Grand Jeu* de Daumal, Gilbert-Lecomte et Vailland. Mais un demi-courage car, s'il admet que l'amour, et donc la vie de couple bien plan-plan, était une excuse facile pour le reniement de tous ses idéaux de jeunesse, il est incapable de se voir et de se juger tel qu'il était, c'est-à-dire un fumeur, un insupportable faux Rimbaud, sans l'ombre d'un talent (le génie, n'en parlons pas).

A 16 ans, Minet (qu'il est dur de ne pas s'appeler Chateaubriand, il faut du génie pour faire passer un Minet à la postérité – je plaisante bien sûr), Minet donc, se révolte contre sa famille et son destin annoncé de petit employé, il fuit à Paris et pendant quelques mois il va dormir sur les bancs publics ou les banquettes des cafés : son jeune âge lui vaut toutes les indulgences, et son charme aussi, il le vend à l'occasion, il se frotte aux artistes et déclame ses vers devant les clients. Comme Rimbaud, qu'il n'a d'ailleurs pas lu, il se montre insolent, ingrat, tapeur, buveur à l'ex-

cès. Son port d'attache, c'est pour le moment Le Lapin agile sur la Butte et il aime les putes des Halles. C'est la grande époque de la bohème à Montparnasse et du surréalisme. Mais sur tout ça et même sur Daumal il ne nous dit rien d'intéressant. Sa grande erreur est de nous offrir quelques échantillons de sa poésie : c'est nul. Et Minet m'a fait penser à tous ces faux génies adolescents qui vivent aux crochets de leur famille ou de leur maîtresse sous prétexte qu'ils préparent le chef-d'œuvre du siècle. Certaines jeunes actrices célèbres ont été ainsi les victimes de ces vampires mégalos. Rien ne les intéresse qu'eux-mêmes : Minet qui fuit Reims dévasté par la guerre de 1914 ne nous dit quasiment rien de cette guerre. Il écrit le livre après la Seconde Guerre mondiale et, à ce cataclysme mondial, il n'accorde pas une ligne.

Alors à quoi bon lire un récit aussi narcissique ? Eh bien, il faut reconnaître que Minet décrit bien, d'une écriture sans complaisance, la rage d'un adolescent, sa haine d'un monde absurde, son refus des chaînes de la vie, du travail, du conformisme. D'autres, Jacques Vaché, Jacques Rigaut surtout, se suicideront. Gilbert-Lecomte mourra de la drogue

(des pages fortes de Minet sur ses derniers jours), Daumal mourra de ses expériences dangereuses pour atteindre l'absolu. (On regrettera l'absence d'une postface qui décrypte certaines allusions, à Gurdjieff, par exemple.) Minet, lui, vivra la dure épreuve du mal de Pott, allongé un an à Berck, et après, brisé, diront certains, libéré des insupportables lubies et extravagances de la jeunesse, diront les autres, il se livrera à une maîtresse maman et il prétendra avoir trouvé ainsi un sens à sa vie. Que restait-il de ce grand amour vingt ans après ? Sans doute pas grand-chose si j'en juge par l'impression que m'a faite l'auteur lorsque je le croisai au Club d'essai de la radio : un visage mou, les yeux tristes d'un hibou affolé par la lumière du jour et un air si accablé que je n'ai pas eu le désir de le lire ; alors même que j'étais passionné par le surréalisme et *le Grand Jeu*.

Minet est mort en 1975 sans laisser, que je sache, d'autre texte, sinon un journal resté inédit. Echéec d'une œuvre, échec d'une vie ? Mais toute vie n'est-elle pas une défaite ? Imaginons Rimbaud survivant à son amputation, le cerveau lessivé par le soleil, agacé par de jeunes admirateurs et soucieux seulement de profiter de son magot avec une épouse soumise. Le hic, c'est que Minet, lui, n'a pas laissé de *Saison en enfer*.
M.P.